



MONNA VANNA SISTERS

CATARINA VITI

nouvelle

Monna Vanna Sister

Leurs premières années, certains y repensent en toute quiétude, pas moi. Ce « là-bas » est un pays dont je me refuse à passer la frontière. Seul un effet de surprise réussit malgré tout, malgré moi, à produire la secousse qui arrache ma pensée au présent et l'oblige à fondre sur un détail de mon passé. C'est un automatisme que j'exècre.

J'aimerais tant que mon esprit se maintienne sur ce qui est maintenant, mais je sais bien que cela revient à lui demander l'impossible. Peu importe ce qu'il a appris de l'existence, et peu importe ce qu'il sait des tromperies de la mémoire, une attraction plus forte que la volonté l'arrache à mon présent et le projette « là-bas ». Et le plus déroutant dans les souvenirs, du moins je trouve, c'est la matière dont ils sont constitués. Les miens, ceux de mes premières années, sont dessinés par l'imaginaire de ma mère ; ils sont le fruit de sa nature enjôleuse. Aussi, les réminiscences de ce temps s'accompagnent-elles toujours

chez moi d'un vacillement ; je ne sais par quel bout les prendre ; je ne sais quelle place leur accorder ; je ne sais qu'en faire. J'ai vécu tant de choses, dans mon enfance, tant de choses que j'ai longtemps crues réelles, pour finir par en découvrir un jour le seul auteur : ma mère. Cette révélation m'a empreinte de méfiance ; elle a même fini par m'inspirer ma seconde nature, celle d'un Philip Marlowe de la mémoire. Voilà comme je suis devenue : avant de valider le moindre souvenir, j'enquête. Je l'inspecte, le scrute tant que je n'ai pas distingué ce qu'il contient de réalité de ce qu'il doit à l'imaginaire débridé et toxique de ma mère.

— Alors, vous l'achetez ? » me lance le patron du stand, un gaillard du marché aux puces de Saint-Ouen.

Je viens de dénicher un drôle de cendrier dans son fatras. Un objet en céramique mauve figurant une femme nue, les bras en croix, tendant devant elle un voile.

— Combien ? fais-je, l'esprit ailleurs.

Il annonce un prix exorbitant, que devant mon sourire narquois, et sans manifester la moindre vergogne, il divise par deux. Sentant que je risque de lui échapper, il me pousse à faire une offre.

— C'est Art nouveau, insiste-t-il, le ton déjà aigre de sa voix tournant au rance.

Que lui répondre ? J'ignore même si je veux acquérir ce cendrier, objet inutile à quelqu'un qui ne fume pas. Je le retourne entre mes mains. C'est l'inscription au pied du sujet qui me fascine et sur laquelle je reviens : *Monna Vanna*.

Le vacillement.

Ce nom m'est familier.

Je viens de percevoir l'instant où la pensée se détache et, comme la foudre, fond sur un point du passé. L'œil de la mémoire a localisé sa proie. Dans une fraction de seconde, ses serres se planteront dans ce détail perdu sur la toile des souvenirs. Époque bizarre, presque toujours maussade, mais parfois déchirée de couleurs. J'ai beau y fouiller, je ne découvre que des visages hagards, des instants indécis, des ombres passagères aux contours portant encore la trace des crayons de ma mère, de ses commérages, de ses excentricités. Et voilà surgissant de cette mer d'ambiguïtés un objet, preuve que Monna Vanna n'avait pas été une histoire de plus que ma mère aurait arrangée à sa manière, un de ses fantoches, mais une écaille de la réalité.

*

Entre la chapelle Notre-Dame des Collines et la Pierre à Suicide (comme j'ai fini par appeler cet endroit mystérieux, où ma mère nous conduisait pour mettre un terme à nos vies qui lui étaient insupportables) courait un chemin caillouteux. Le chemin, une sente plutôt, montait depuis le chantier de réparations navales en suivant la courbe d'une falaise dite Baou Rouge à cause de ses teintes ocrées. À main droite, une flore sauvage d'aloès, de figuiers de barbarie, de cystes roses et blancs, des tapis de griffes de sorcières. À main gauche, le rebord de la falaise et la mer, l'anse du golfe de Saint-Roch. En face, le cap de l'extrême sud, une montagne qui finit dans la mer ou semble en naître parfois. Du bleu, des parfums et de la

lumière. Le sentier grimpait jusqu'à la chapelle, endroit frais et délicieux, blanc, où le Ciel recueillait nos prières. Passé le parvis de la chapelle débutait le chemin caillouteux. Peu après, il se muait en une voie carrossable qui courait jusqu'à la pointe du Baou Rouge.

Il n'y avait là que de rares constructions, une seule — le moulin à vent d'autrefois — surplombait la falaise, toutes les autres s'en tenant écartées. Certaines n'étaient que les vestiges de maisons pilonnées par les bombardements alliés lors de la dernière guerre et que les propriétaires, des étrangers pour l'essentiel, n'avaient pas jugé nécessaire de reconstruire.

Monna était côté falaise.

Là où il n'y avait qu'un lopin de cailloux, étouffé de nos jours sous la masse d'une bicoque ridicule.

Les débuts de son installation, dont nous avons suivi de loin les étapes, avaient donné à penser à Mam' que l'envahisseur était une bande de gitans. Un jour, en effet, était apparue une roulotte en bois, déserte et pimpante, bien qu'un peu usagée. J'aimerais dire aussi que je vis alors, attaché au seul arbre du lopin, à deux pas de la roulotte, un cheval bai qui mâchonnait son foin, mais je crains bien que ce canasson, aussi peu frais que la roulotte, vienne de naître de ma fantaisie. Une chose est sûre cependant, de jour en jour, nous découvrons la constitution d'un capharnaüm. Plus de cheval, quoi qu'il en soit, mais des meubles, et des objets, et des outils, des caisses éparpillées au hasard, ou ce qui nous semblait tel. Quelque temps plus tard encore, on vit qu'au bazar s'étaient ajoutées deux grandes cages, sortes de volières.

Ces informations remontent toutes à une époque où l'on passait devant la roulotte le plus discrètement possible.

Ma mère qui, l'on s'en doute, avait déjà brodé toute une histoire de bohémiens voleurs, coupe-jarrets, hypnotiseurs et diseuses de mauvaise aventure, m'incitait à allonger le pas. Mais les commérages de l'épicerie Lebeau et autres petits commerces ne tardèrent pas à rattraper ses élucubrations et lui couper l'herbe sous les pieds.

Il n'y avait pas plus de gitans que d'extraterrestres dans cette roulotte. Pas de bande non plus. Rien qu'une très vieille femme, toute seule et un peu « drôle », comme on disait pour souligner avec délicatesse le côté dérangé d'un concitoyen. Nous n'en savions pas davantage, la vieille semblait n'avoir guère plus d'existence qu'un fantôme.

Troquant illico sa grande panique contre une curiosité sans bornes, Mam' m'incita désormais à ralentir le pas chaque fois qu'on arrivait en vue de la roulotte et des volières, lesquelles, au fil du temps, se remplissaient de pigeons.

Je finis par apprendre de Mam', qui tenait l'exclusivité de Lebeau, que la vieille s'appelait Monna Vanna. Une fois son nom lâché, d'autres informations affluèrent.

La vieille (nous l'appellerons Monna) venait de Paris où elle avait été une très grande vedette. Il fallut attendre un peu pour connaître le style dans lequel elle avait exprimé son art. Monna avait été une danseuse nue. Et pour cela, on pouvait croire notre épicière qui, en matière de vie parisienne, en connaissait un rayon. Elle-même avait

d'ailleurs été modèle de peintres. Son mari avait été un de ces peintres. Tout cela, on le comprenait, ne datait pas des années dernières. Depuis longtemps, l'arthrose avait figé la mère Lebeau, et lui, le pauvre, tremblait au sommet de l'escabeau, cherchant de sa main tâtonnante une boîte de flageolets dans une quête si périlleuse qu'on se demandait toujours s'il n'allait pas finir par dégringoler et se rompre le crâne.

À en croire ce couple d'artistes, Monna Vanna avait été célèbre dans le monde entier. Enfin... peut-être pas dans le monde, mais certainement auprès de touristes venus du monde entier voir les filles de Paris s'effeuiller sur la scène des cabarets.

Qu'une telle célébrité ait dérivé jusqu'à notre village ne surprenait personne, tant d'autres l'avaient précédée et lui succéderaient encore : Gaspard de Besse, Michel Pacha, Thomas Mann, Brecht, Annette Kolb, Ludwig Marcuse, Joseph Roth, Stefán Zweig, Huxley, Cécile Sorel, Kisling, Anouilh, Cousteau et d'autres et pour mille raisons. Une danseuse nue, même mondialement connue, c'était presque banal. En revanche, ce qui surprenait certains, en choquait d'autres, était sa manière de vivre.

— La bohème... c'est ça, c'est sûr, résumait, songeuse, ma mère.

La bohème, on n'en connaissait que la chanson de Charles Aznavour, mais bon, ça collait : *humble garni... qui nous servait de nid... toi qui posais nue*. Tout ce qu'on voyait de l'installation de Monna portait à croire qu'elle avait opté pour cette formule : vivre de trois riens, en admirant un somptueux paysage dans le calme de l'azur... pourquoi pas.

À partir du jour où Lebeau laissa filer ses informations, le barrage des commérages explosa sous la poussée de la curiosité. Ça jasait.

— Pourtant, elle a bien dû en avoir, des sous.

— Pas rien que des sous. Je suis sûre que cette femme a eu tout ce que femme peut attendre de la vie.

— Vous voulez dire... des bijoux, des fourrures ?

— Ça, oui. Mais pas que. Des amants, aussi. Et des fameux.

— Des bains dans le champagne...

— Dans le lait d'ânesse, comme Cléopâtre.

— Des grandes voitures !

— Bentley... Rolls...

— Des habits du tonnerre de Brest !

— La grande vie, quoi !

Elle avait dû en connaître des choses, des gens, du beau monde, lords, banquiers, marchands de canons, princes en goguette... Maintenant, elle était bien seule, sur sa falaise, dans sa roulotte en bois de gitans, *au milieu de son dépôt*, comme Mam', maniaque de la propreté et du rangement, remarquait à chacun de nos passages.

Et je crois que ma mère était bien la seule à critiquer Monna. D'entrée, les villageois étaient convenus qu'elle était une artiste. Et aux artistes on pardonne tout à cause de la folie originelle qui les a éjectés du rail, qui leur a donné des visions singulières et qui les accompagne partout comme leur ombre-sœur.

Et puis, Saint-Roch avait bien accueilli la grande Cécile Sorel, comtesse de Ségur, et ce pendant plus de dix ans. On était accoutumés aux revirements de la destinée.

Touchée par la grâce, la comédienne du Français avait fini par prendre le voile dans le Tiers-Ordre de Saint-François, et voilà qu'à présent Monna se retirait en ermite sur sa falaise battue par le mistral. Les villageois en parlaient comme d'une chose belle et triste. Comme on parle de la fin des étoiles.

— Elle est venue ici pour apprivoiser la mort, disaient les plus mystiques.

Assez vite, on se sentit fiers qu'elle ait choisi de s'échouer *chez nous*. Elle était arrivée on ne savait comment, en silence, mystérieusement. Un beau matin, elle était là, rejetée par la grande vie, comme parfois sur la plage une baleine est rejetée par la mer.

Monna s'entourait de mystères et de silences ; elle était sans doute entrée en contemplation.

— Si tous les dingues étaient aussi paisibles...

— Au moins, elle, elle vit à son idée, grinçait Mam' qui, d'une certaine façon, l'enviait beaucoup.

— Un esprit libre. C'est courageux, soulignaient les hommes.

On ralentissait de plus en plus le pas à l'approche de la roulotte, espérant ainsi augmenter nos chances d'apercevoir enfin Monna. Mais il fallut des semaines avant qu'elle ne se montre, et pendant ce temps, les volières se remplissaient de pigeons, et l'on se demandait ce qu'elle comptait faire de tant d'oiseaux.

Un jour, enfin, on passait, elle était là.

Elle nous regarda progresser sur le chemin, sans esquisser le moindre signe.

— Jamais j'aurais cru qu'elle soit comme ça, me dit Mam'.

Je partageais son impression. Avec tout ce que j'avais emmagasiné à son propos, j'avais moi aussi fini par imaginer une tout autre personne.

Monna était une vieillarde.

Elle avait dû trimarder avant d'arriver sur sa falaise. Son dernier cachet au Casino de Paris ne devait pas dater de l'avant-veille. Il lui restait de la danse un long corps élancé et souple. Lors de cette première apparition, elle fixait la mer tout en peignant ses longs cheveux gris. Des cheveux qui arrivaient facilement à ses genoux. Et peut-être parce qu'ils étaient très longs et bizarrement implantés, je leur trouvais des airs de ficelles.

Elle quitta lentement la mer des yeux pour nous considérer avec froideur. Pas une fois elle ne suspendit son geste ample, délicat et mécanique qui faisait glisser son grand peigne de bois le long de ses ficelles grises.

Par la suite, je revis souvent Monna. Jamais autrement vêtue qu'en Turquie. Chemises longues, jetées par-dessus des sarouels deux fois trop grands pour sa silhouette, gilets aux arabesques lourdes et rehaussées de verroteries, babouches brodées.

Ses cheveux, elle les tressait pour les arranger en couronne autour de son vieux crâne. Ensuite, elle les couvrait d'un turban de soie d'une belle couleur franche : un rouge, ou un vert, du bleu strié de fils d'or. Un maquillage démodé accentuait la forme carrée de son visage. Khôl noir en large couche autour des yeux, contour des lèvres redessiné d'un trait rouge brique, rose aux joues.

Malgré son impassibilité qui frisait le mépris de classe, on lui envoyait un bonjour poli à chacun de nos passages.

Elle prit l'habitude de se rapprocher peu à peu du chemin, de nous rendre notre bonjour. Sa voix était grave, rauque, masculine. Elle finit par nous sourire, mais elle manifesta sa volonté d'éviter la discussion : elle était venue ici pour la solitude et le silence, pour la beauté aussi. C'est ce qu'elle fit savoir à ma mère dès que nos échanges dépassèrent le stade de la simple salutation. Ni familiarité ni confidences. Ce qui ne l'empêchait pas d'avoir toujours une phrase gentille à notre égard.

Après bien des semaines de ce manège, elle nous fit signe de nous arrêter et de la rejoindre. Sans plus d'explication, elle se dirigea vers celle des deux cages qui renfermait de jeunes pigeons. Elle en ouvrit la petite porte et, d'un geste très sûr, attrapa un des oiseaux avant le moindre frémissement d'ailes. Je crus qu'elle voulait seulement me le montrer. Et de fait, elle s'approcha de moi et me le tendit.

— Tu peux le caresser sur la tête. Quand ils sont si jeunes, on les appelle des innocents.

L'innocent m'examinait de son petit œil rond, rouge et curieux. Puis sa paupière remonta avec délicatesse. Monna le fit passer dans son dos (comme pour un tour de magie, pensai-je) et me fixa en souriant. Un instant plus tard, elle me tendait le corps de l'oisillon blotti dans sa longue main chargée de bagues. L'innocent dormait, la tête cachée sous son aile.

— Tiens, me dit-elle, ta maman te le fera cuire. C'est très bon, tu verras.

J'ai récupéré le petit corps tout chaud, qui s'est alangui dans mes mains.

Je ne pouvais détacher mon regard de la sultane si grande, son turban, ses lèvres dessinées, son khôl qui coulait un peu et lui faisait des yeux de fantôme. Monna venait de m'offrir un pigeonneau qui n'avait même pas frémi à l'instant où elle lui avait ôté la vie en souriant.

— Alors, vous le prenez ?

Ce cendrier la représentait, elle, Monna Vanna, nue derrière le voile qu'elle tendait devant elle, bras en croix. Le voile moulait ses seins, son ventre, ses cuisses, ses longues jambes. Ses pieds reposaient sur une espèce de socle où était inscrit son nom. À l'arrière du cendrier, seuls ses immenses cheveux l'habillaient jusqu'au creux des genoux.

Je reposai le cendrier Art nouveau, couleur lilas, à cinquante euros, parmi le fatras de l'étalage. Je ne voulais pas d'un objet. J'avais rencontré Monna dans les derniers instants de sa vie, au moment où, j'en suis sûre, elle finissait cet âpre travail qui attend tout être humain, et qui pour elle revenait, je le pense, à laisser l'azur prendre possession de son esprit et de son corps. Cette jeune fille en céramique, c'était le passé, alors que la Sultane est l'éternité.

Epilogue

Le fait d'écrire cette histoire m'a redonné l'envie de faire quelques recherches sur internet, où tout change si vite.

Lors de mes différentes tentatives, je n'ai pratiquement rien trouvé sur *ma* Monna Vanna. Mais dernièrement, je pense avoir percé une petite part du mystère de cette étrange femme.

Elle s'est produite, en compagnie d'une autre danseuse, dans une comédie en deux actes : *Die Wunder-Bar* ou *Nudist Bar* et leur duo s'appelait *Les Monna-Vanna Sisters*. Je pense que c'est elle sur la photo, celle qui se tient debout. Quelque chose dans sa prestance me le laisse supposer.



<http://www.ecmf.fr/cm/indexaf21.html>

Quant aux célébrités qui furent accueillies à « Saint-Roch », en voici quelques-unes

A LA MÉMOIRE DES ÉCRIVAINS ALLEMANDS ET AUTRICHIENS
AINSI QU'A LEURS FAMILLES ET AMIS QUI, FUYANT LE
RÉGIME NATIONAL-SOCIALISTE, SE SONT RETROUVÉS À
SAINT-ROCH

BERT BRECHT	GOLO MANN
FERDINAND BRUCKNER	HEINRICH MANN
FRITZ BRÜGEL	KLAUS MANN
FRANZ TH. CSOKOR	THOMAS MANN
ALBERT DRACH	VALERIU MARCU
LION FEUCHTWANGER	LUDWIG MARCUSE
BRUNO FRANK	JULIUS MEIER-GRAEFE
EMIL J. GUMBEL	ALFRED NEUMANN
WALTER HASENCLEVER	BALDER OLDEN
WILHELM HERZOG	ERWIN PISCATOR
FRANZ HESSEL	EMIL ALPHONS REINHARDT
ALFRED KANTOROWICZ	JOSEPH ROTH
HERMANN KESTEN	FRANZ WERFEL
EGEN ERWIN KISCH	KURT WOLFF
ARTHUR KOESTLER	THEODOR WOLFF
ANNETTE KOLB	OTTO ZOFF
MECHTHILDE LICHNOWSKI	ARNOLD ZWEIG
ERIKA MANN	STEFAN ZWEIG

DEN DEUTSCHEN UND ÖSTERREICHISCHEN SCHRIFTSTELLERN MIT
IHREN ANGEHÖRIGEN UND FREUNDEN, DIE AUF DER FLUCHT VOR
DER NATIONALSOZIALISTISCHEN GEWALTHERRSCHAFT IN
SAINT-ROCH ZUSAMMENTRAFEN